

Swigne la bacaisse

Josie O'Rourke

Numéro 6, 2008

Répondeurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

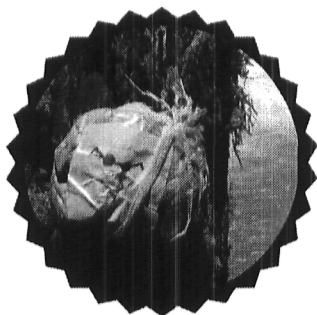
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

O'Rourke, J. (2008). Swigne la bacaisse. *Biscuit Chinois*, (6), 96–105.



Josie O'Rourke

Ornithologue de renom, Josiane vous livre ici le fruit de nombreuses heures passées tapie dans les buissons à pousser des cris stridents. Bien qu'on lui dise plusieurs fois par jour qu'elle ressemble à un harfang des neiges, c'est dans l'imitation de la corneille à tête chauve qu'elle performe le mieux. Elle a d'ailleurs fait le tour du monde à plusieurs reprises afin de livrer son CROA CROA retentissant. *Swigne la bacaisse* est sans aucun doute son œuvre la plus achevée, celle qui aura le plus de répercussions dans la communauté ornithologique. Il est conseillé de lire ce texte à voix haute pour de meilleurs résultats.

suigne la bacaisse

6h00 – Au chant du coq (COCORICO !)

Quand l'imposante machine s'engage en vrombissant dans le stationnement de l'Aller sans retour, Rosa est déjà postée à sa fenêtre, l'œil braqué dans l'un des trous de la dentelle de ses vieux rideaux. Elle a entendu le camion venir de loin, de l'autre bout du boulevard. La dame est réveillée depuis déjà un bon moment, occupée qu'elle est à repasser dans sa tête les mouvements de sa chorégraphie : « avant-penche, arrière-pousse, les jambes ensemble, trois-quatre, avant-penche, arrière-pousse... » et ainsi de suite. « Jean-Guy va être content, qu'elle pense. Toutes les voitures ont été déplacées et l'asphalte balayé comme y faut. » Visiblement d'accord avec Rosa, le chauffeur de l'engin met en marche son puissant mécanisme sans perdre une minute. C'est ainsi qu'en moins d'une demi-heure, les chiffres un à sept sont tracés en gros sur l'asphalte, dans chacun des espaces de stationnement. Malgré l'étroitesse du trou de dentelle par lequel elle l'observe, Rosa a tôt fait de remarquer que Jean-Guy les peint jaune cette année. La dame s'en réjouit, convaincue que le jaune s'effacera moins vite que le blanc des années passées et qu'elle pourra ainsi garder le souvenir de sa victoire plus longtemps.

Le ronron du camion semble en avoir tiré quelques autres du lit. Rosa délaisse un instant la fenêtre pour constater une certaine agitation dans le couloir de l'autre côté de sa porte. Par la fente, elle aperçoit les pantoufles bleues de monsieur Richard. Il marche vite et ses pas sonnent lourds, que lui arrive-t-il donc ce matin ?

— Ben maudit ! Jean-Guy, y les fait jaunes, cette année !

Monsieur Richard, c'est bien connu, il n'aime pas quand on lui change ses habitudes. Surtout celles auxquelles il est habitué. Ensuite, ce sont les pichous blancs de madame Savard, la nouvelle voisine de Rosa, qui franchissent le couloir en sens inverse.

— Hein, quossé vous dites là, vous ?

Rosa avait entendu entre les branches que madame Savard était bien dure de la feuille, aussi, elle n'aurait jamais cru qu'un son, même aussi puissant que le rugissement du camion de Jean-Guy, arriverait à trouver son chemin jusqu'à ces tympan-là. « Après ça, elle viendra me faire accroire qu'elle l'entend pas assez fort, sa maudite horloge à moineaux qui sonne toutes les heures ! »

7h00 – Au chant de la gélinotte huppée (COURRURURCOU)

Dans le stationnement se masse maintenant plus de la moitié du village. La police est déjà là pour assurer le périmètre de sécurité. Les ambulanciers sont aussi sur place, ainsi que toute la brochette d'infirmières du centre. Il ne reste personne à l'intérieur, personne, sauf le grand Philippe. Mais lui, il ne compte pas puisqu'il a encore été nommé cette année pour être le *répondeur*. Et le répondeur, s'il était à l'extérieur comme les autres, eh bien il ne pourrait pas répondre aux appels comme le veut son rôle ! Pourtant, il ne faut surtout pas prendre le grand Philippe

en pitié, parce que même si c'est la quatrième année de suite qu'il est confiné à l'intérieur, ce n'est tout de même pas notre faute si c'est son dentier qui est toujours pigé en dernier ! On les a donc installés, lui et sa chaise berçante, tout près de la fenêtre avec un crayon, un bloc-notes et évidemment, le téléphone, pour qu'il puisse accomplir convenablement les tâches qui lui incombent. Il prendra bien sûr les messages, mais il fera aussi le suivi de la compétition en direct avec l'animateur de la radio locale. De son côté, Jean-Guy peut maintenant dire « mission accomplie ». Il immobilise enfin son monstre d'engin dans la rue tandis que Rosa regarde sécher le dernier numéro, le douze. *Son* numéro douze.

8h00 — *Au chant du geai bleu d'Amérique*
(TURLUTTURLUTTUTU)

À l'entrée du stationnement, messieurs les agents libèrent gentiment le passage à une camionnette verte qui n'est plus tout à fait verte sous ses pompons, froufrous, rubans et ballounes rose et blanc. On dirait une camionnette qui se prend pour un gâteau de mariage. Christiane, la propriétaire-cuisinière de L'Aller sans retour et juge-organisatrice de l'événement d'aujourd'hui ne fait jamais rien à moitié, c'est bien connu. En sortant du véhicule, elle salue chaleureusement de la main les gens rassemblés derrière le barrage des policiers et se dirige vers l'arrière de la camionnette où elle ouvre le coffre en désignant une boîte de carton tout enrubannée. Les résidents-concurrents du centre ne mettent pas longtemps à s'attrouper autour d'elle, les lunettes braquées sur la boîte. Chacun d'entre eux a l'air aussi excité que son visage plissé le lui permet. C'est qu'il y a de l'argent en jeu. Depuis le mois d'avril on « *bette des dix* » (*cennes*) sur ce que seront les cadeaux de participation à la

compétition. L'an dernier, la boîte mystérieuse contenait de grands chapeaux de paille style cowboy, dont plusieurs participants sont toujours aussi fiers. Christiane, consciente de son pouvoir en tenant les rabats du carton bien fermés, les fait tous languir. Tous, sauf une. La vieille Rosa, un peu à l'écart, marmonne toute seule des incantations maléfiques : « avant-penche, arrière-pousse, les jambes ensemble, trois-quatre, avant-penche, arrière-pousse... ».

Christiane se penche finalement vers le coffre et tâtonne l'arrière de la boîte. Les concurrents ont la bouche ouverte, ils dévorent du regard chacun de ses gestes... jusqu'à ce qu'elle ressorte de la valise avec un porte-voix qu'elle porte aussitôt à ses lèvres barbouillées de rouge :

— Mesdemoiselles, messieurs, un peu de patience. Vous saurez bientôt quel magnifique objet promotionnel je vous ai réservé cette année pour la compétition. Mais tout d'abord, je dois souhaiter la bienvenue à tous à cette seizième édition de *Swigne la Bacaisse*!!!

Elle applaudit avec son porte-voix et encourage les gens du village à faire de même avant de reprendre la parole. Une vraie animatrice de foule cette Christiane.

— Et sans plus tarder, qu'on mette en place les bacaises ! Bonne chance à nos swigneux !

Christiane fait un petit signe en direction de la fenêtre où se trouve le grand Phil. Sans avertissement, une musique joyeuse retentit aux quatre coins du stationnement. Il ne faut pas oublier que ça fait aussi partie de la tâche du répondeur, de peser sur *play*. En plus d'être un répondeur, le grand Phil doit s'acquitter des tâches du *peseur*. Puisqu'une surprise n'attend pas l'autre avec Christiane, un groupe de douze jeunes cadets sort soudainement de l'arrière du centre, impeccables et identiques, ils transportent chacun une bacaisse. C'est qu'ils s'étaient entraînés en secret, entre l'heure du coq et celle de la gélinotte huppée. Leurs pas

retentissent à l'unisson sur l'asphalte noir et jaune. Lorsque chacun d'eux se trouve devant l'un des grands numéros du stationnement, le plus gros cadet du groupe lâche un grand cri qui semble être un ordre, et tous cessent de claquer de la semelle en même temps. Puis, ils déposent la baccaille sur leur numéro respectif avant de serrer les fesses et de saluer le village réuni devant eux d'un geste droit et sec de la main. Non mais, quel tour de force ! On entend se pâmer les mamans et les matantes des petits soldats d'un bout à l'autre de la foule. Mais elles sont définitivement moins bruyantes que les mères des scouts de la quinzième édition, toujours prêtes à hurler pour leur petit loup. Christiane sort de nouveau son porte-voix :

— Merci à nos cadets de la forêt ! Et maintenant, tout le monde en place !

9h00 – Au chant de la corneille (CROA-CROA)

Rosa ne peut pas y croire. La madame Savard aux oreilles en chou-fleur est au numéro onze, et elle a apporté sa maudite horloge à moineaux. Rosa prend de grandes respirations et constate que ça va être plutôt difficile de rester concentrée. Sa voisine lui sourit avec un air abruti en désignant ses toutes nouvelles pantoufles blanches portant l'inscription *Swigne la Baccaille 2008* ! « Ben oui, pis ? Moi aussi j'en ai eu des gougounes ! », pense Rosa en lui rendant une espèce de grimace en guise de sourire. Les yeux de tous les compétiteurs n'attendent plus que le signal de Christiane, qui est en train d'expliquer au journaliste de *L'Hebdomadaire* que pour l'édition de cette année, au lieu de distribuer des bouchons aux spectateurs, elle a plutôt fait huiler préalablement toutes les baccailles pour qu'elles ne fassent pas squick squick. Bien sûr, elle s'est aussi assurée qu'aucune des baccailles n'a été modi-

fiée par un concurrent, « un p'tit peu tricheux ». Cela avait déjà fait la une de *L'Hebdromadaire*, quelques années plus tôt, alors que le petit-fils de m'ame Ouellet s'était caché derrière sa bacaisse afin de la faire swigner plus vite et plus longtemps. La grand-mère, bien sûr, ne s'était rendu compte de rien, elle se trouvait seulement particulièrement en forme ce jour-là. L'organisatrice met fin à l'entrevue après avoir consulté sa montre. Elle envoie rapidement la main en direction de la fenêtre. Cela prend quelques secondes, puis la musique s'arrête net. Le grand Phil ne devait pas être prêt à peser sur *stop*. Il est moins bon peseur que répondeur, c'est bien connu.

Christiane désigne la boîte de carton maintenant vide à côté d'elle.

— Est-ce que tout le monde a mis ses pantoufles ? D'accord, alors à vos marques, prêts ? SWIGNEZ !

Le bruit des paires de pantoufles blanches qui frottent l'asphalte commence à se faire entendre alors que les concurrents se mettent tranquillement à se bercer. Ce bruit est rapidement submergé par les encouragements du public fidèle, principalement constitué de leurs enfants et petits-enfants. Rosa est en feu, « avant-penche, arrière-pousse, les jambes ensemble, trois-quatre, avant-penche, arrière-pousse... ». C'est à peine si elle entend les mauvaises blagues habituelles de Martin, l'animateur à CIFO FM, qui fusent des haut-parleurs :

« Il est présentement 9h03 et nous suivons en direct ce qui se passe à L'Aller sans retour. C'est vrai que quand je vais là-bas, moi, je n'en reviens jamais. Haha ! L'événement *Swigne la bacaisse* donc, qui en est à sa seizième édition. Et avec nous au bout du fil, pour toute la durée de l'événement, nous avons le grand Phil – Phil au bout du fil – Haha ! comment ça swigne, mon Phil ? »

Toujours dans les haut-parleurs, on entend le grand

Philippe se racler la gorge de fond en comble avant de répondre.

— Ah ben, ça swigne toujours, moins dans certains cas que dans d'autres, bien sûr. On vient de constater qu'un des compétiteurs n'est déjà plus dans la course : il s'est endormi dans sa chaise bien avant le signal de départ...

Rosa se penche un peu plus vers l'avant et tend le cou vers sa droite. Eh bien oui, ça ne swigne plus très fort au numéro quatre où ronfle profondément monsieur Richard. C'est vrai qu'il est habitué de faire une sieste à neuf heures, monsieur Richard, et il n'aime pas qu'on lui change ses habitudes. Plus décidée que jamais, la vieille dame redouble d'efforts. Au même moment, Line, son infirmière, s'approche d'elle avec un doseur et un verre d'eau à la main. Zut, elle n'avait pas pensé à ça ! Le doseur de 9h10. Il n'était pas question qu'elle se laisse arrêter par une poignée de pilules à avaler. Rosa, avec tous ses tours dans son sac, s'empare des cachets, les dissimule à l'intérieur de sa joue et remet à se bercer de plus belle. L'infirmière, qui repère rapidement les tours dans les sacs, reste plantée devant le numéro douze.

— Madame Rosa, faites pas l'écureuil, voulez-vous ?

En maugréant, la vieille dame s'immobilise une seconde fois et engloutit le verre d'eau que lui tend Line. Celle-ci, satisfaite, tourne enfin les talons. Quelques dizaines de minutes plus tard, après deux ou trois sept carrés, la voix du grand Phil se fait de nouveau entendre et annonce l'abandon de cinq autres concurrents pour différentes causes, allant de l'étouffement partiel à l'envie irrésistible d'aller se bercer au petit coin. Rosa sourit dans sa moustache.

Bientôt, il ne reste qu'elle et madame Savard dans la course. Elle ne peut pas croire que cette vieille picouille swigne encore. Le reste des résidents a cédé soit à la fatigue, soit aux petits pains d'épices apportés par la cui-

sinière-juge-organisatrice à 9h50 (c'est son arme secrète quand elle trouve que ça s'éternise). Les deux mamies continuent donc de swigner la bacaisse, elles la swignent plus qu'elles ne l'ont jamais swignée, elles la swignent à en perdre haleine. Rosa regarde passer l'aiguille des minutes sur chacun des moineaux et anticipe que l'un d'entre eux va se mettre à piailler bientôt, venant ainsi briser son rythme parfait : « avant-penche, arrière-pousse, les jambes ensemble, trois-quatre » et ainsi de suite. Elle tourne le regard vers sa voisine qui ne lui sourit plus, mais alors là, plus du tout. Les deux femmes s'affrontent dans un duel ultime, la foule est déchaînée et les haut-parleurs déchirent le ciel de leurs cris. L'aiguille des minutes choisit ce moment précis pour entamer une nouvelle heure.

10h00 – Au « chant » du pic-bois (TOC TOC TOC TOC TOC)

Son pied glisse tranquillement d'abord, un peu comme si la scène se passait au ralenti. Ensuite, poussée par une trop grande swigne, c'est son autre pied qui part dans les airs, entraînant ainsi son fessier et positionnant sa tête à l'envers, vers le sol. Sa main droite a tout juste le temps d'amortir un peu le choc, mais sa main gauche, elle, part dans l'autre sens et renverse au passage le fameux pic-bois qui pique littéralement du bec pour terminer sa vie dans un tragique *CROUCH*. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le photographe du journal est sur place pour saisir l'expression de joie de Rosa qui vient de remporter la seizième édition de *Swigne la bacaisse* ! Rosa est transportée. Non mais, à quoi ça sert d'être une grand-mère si on ne sait pas se bercer ! ? Elle fait un clin d'œil à une petite fille blonde qui tient la main de sa mère.

Alors que les ambulanciers et la brochette d'infirmières du centre s'affairent à remettre madame Savard sur pied,

le journaliste de *L'Hebdomadaire* s'approche et demande à Rosa quel est son secret pour ainsi l'emporter chaque année. Sans un mot, elle lui montre sa paire de pantoufles blanches. Curieusement, celles-ci semblent encore toutes neuves, le dessous étant toujours beige et lisse. Elle se retourne et marche tranquillement vers L'Aller sans retour, vêtue de son sourire de mamie expérimentée et chaussée de ses bonnes vieilles pantoufles... antidérapantes.